

# virage

Voir le sport lyonnais  
du bon côté

2013 #1  
Novembre-Décembre



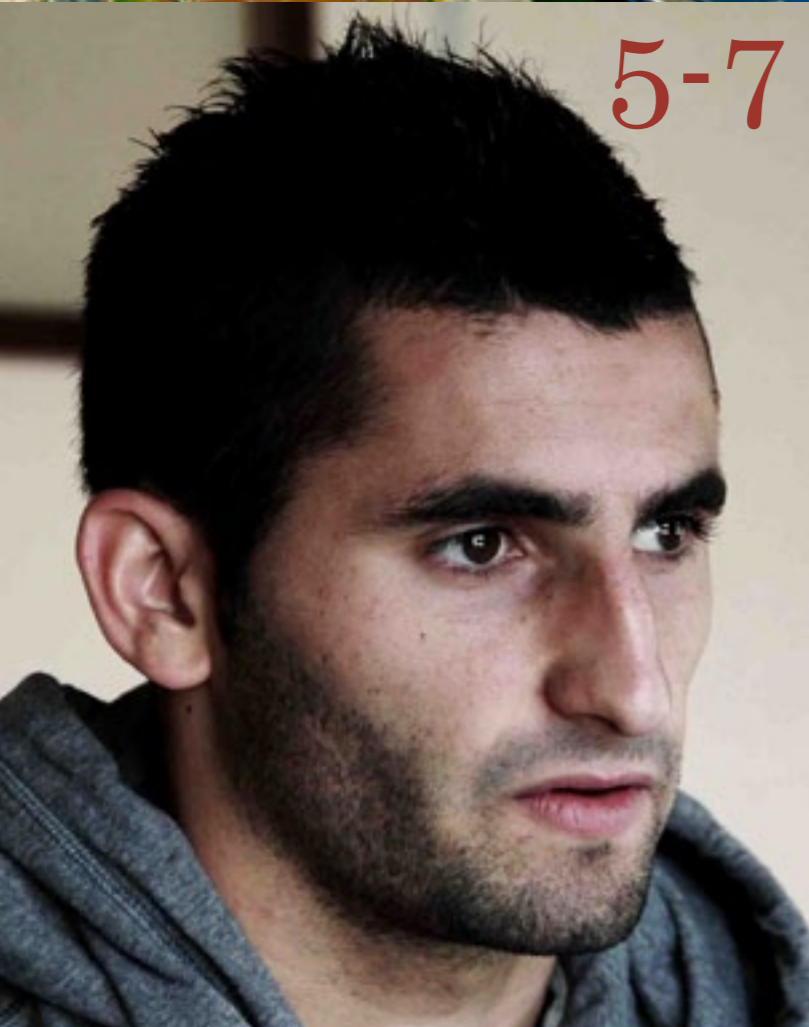
**Lyon,** au-delà  
du *football...*

ISBN : 978-2-910000-01-1





# 12-23



# 5-7



# 8-9



# 24-25



# 28-29

# SOMMAIRE

- 04 **Édito**  
À l'ombre de l'OL
- 05-07 **Entretien**  
Maxime Gonalons
- 08-09 **Tradition**  
Boule et joute lyonnaise
- 10-11 **Portrait**  
Ils reviennent à Lyon
- 12-23 **Dossier**  
Lyon, ville de sport ?
- 14-15 **Enquête**  
Ville et clubs : une relation complexe
- 16-17 **Paroles de politiques**  
2014, une campagne sportive
- 18-19 **Champions**  
Ces Lyonnais qui ont la côte
- 20-21 **Économie**  
Retombées et marketing
- 22-23 **Tous en chœur**  
Les supporters ont la parole
- 24-25 **Insertion**  
Le sport forme les citoyens
- 26-27 **Reportage**  
Au coeur des femmes
- 28-29 **Photo souvenirs**  
Ça, c'est Hip-Hop !
- 30-31 **Made in America**  
Foot us, baseball, lacrosse....
- 32 **Et demain...**  
Dessine-moi un E-sport

## Virage Magazine

47. rue Sergent Michel Berthet  
60 009 Lyon  
Tél : 04 72 85 71 73  
Fax : 04 72 85 71 99

### RÉDACTION

**Directrice de la publication :**  
Isabelle Dumas  
**Directrice de la rédaction :**  
Claire Pourprix  
**Rédacteur en chef :**  
Bertrand Latour

### Rédacteur en chef web :

Olivier François & Anthony Ravas  
**Directeur artistique :**  
Pierre Maier  
**Photographes :**  
Olivier François & Antoine Mioque

### SR - Maquettistes :

Laetitia Achilli & Léa Cordonier  
**SR- Correcteur**  
Asstou Thiaw  
**Retouche photo :**  
Antoine Mioque

### Rédacteurs :

Laetitia Achilli  
Sami Ben Amar  
Audrey Delabre  
Matthieu Fédida  
Olivier François  
Bertrand Latour  
Pierre Maier

Aurore Meslati  
Antoine Mioque  
Anthony Ravas  
Thibault Ravet  
Asstou Thiaw  
Léa Cordonier  
**Maquette inspirée :**  
Attitude Rugby

**Site internet :**  
viragesport.wordpress.com  
**Twitter :**  
@viragemagazine  
**Facebook :**  
Virage, pour voir le sport lyonnais du bon côté

Merci à Laurence Romain d'avoir posé pour la Une



Par **Bertrand  
Latour**

Rédacteur en chef  
Virage Magazine



# À l'ombre de l'Olympique lyonnais

La devanture s'étirole. Les derniers mois ont jauni ce symbole encore verdoyant en 2008. Le 17 mai, l'OL était sacré champion de France pour la septième année consécutive. Une vague de supporters avait alors inondé la place des Terreaux, dans un rendez-vous devenu presque immuable à cette époque de l'année. Cette saison-là, le projet OL Land avait été lancé. Dès 2010, le nouveau stade devait résonner des chants des supporters. Six ans de procédure plus tard, la première pierre du Grand Stade a été posée. Et le lustre de cette nouvelle enceinte - dans laquelle les Lyonnais joueront à partir de 2016 - contraste avec la valeur déclinante du onze rhodanien - qui n'attire plus. À Gerland, les sympathisants perdent

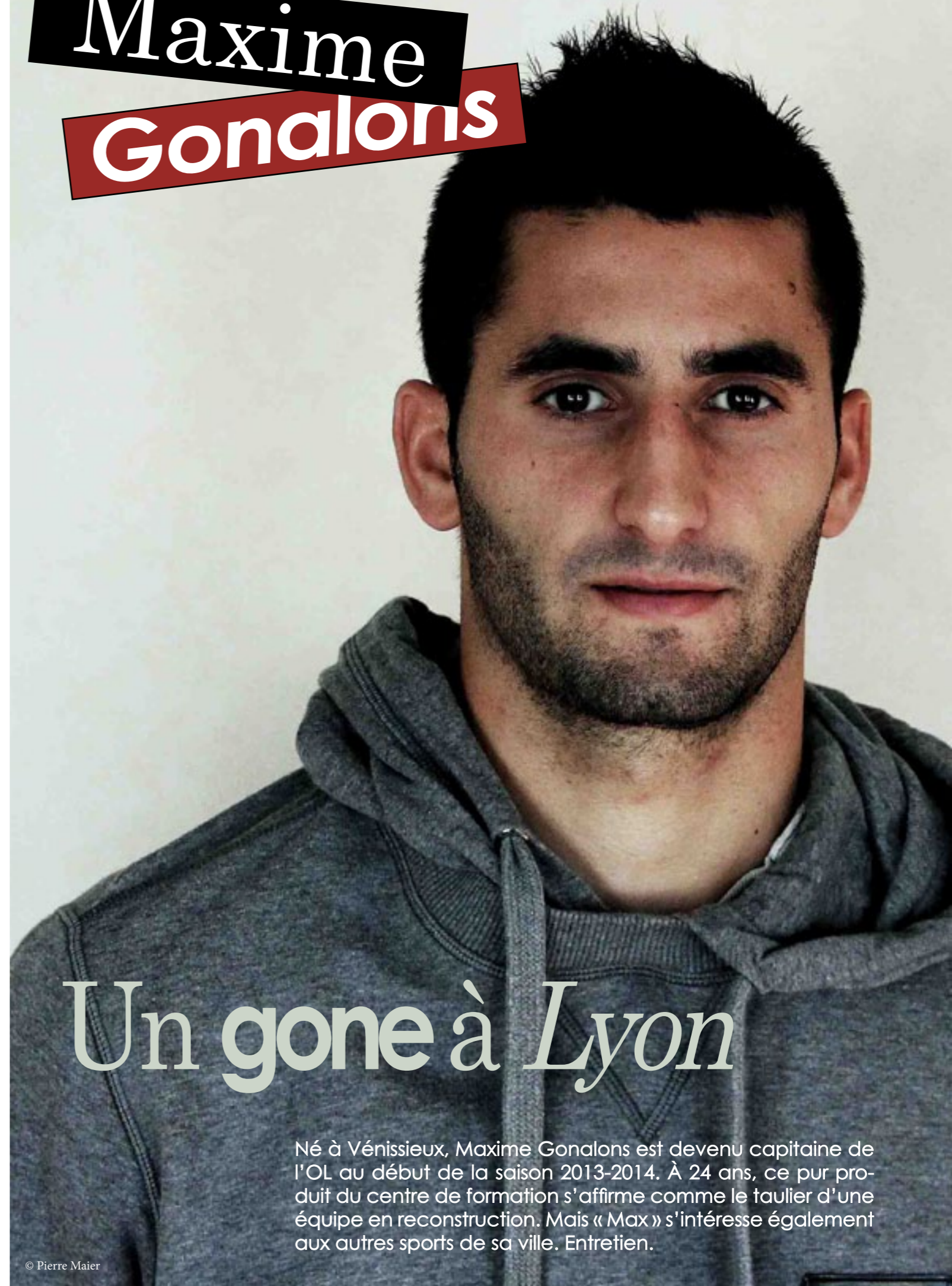
de leur ferveur. Le firmament du football européen paraît si loin.

En arrière-boutique, pourtant, l'ASVEL et le LOU figurent de manière honorable, avec une dynamique favorable. Tony Parker à la caisse pour l'un et la société GL Events pour l'autre. À l'ombre de l'OL, du professionnalisme flambant et du tohu-bohu médiatique, transpirent plus de 120 000 licenciés lyonnais réunis dans 450 clubs. Et le magazine Virage prend le tournant d'habiller de lumière ces disciplines, ces athlètes, ces hommes et ces femmes réduits à l'anonymat. De la boule lyonnaise au volley féminin. Du roller-derby à la joute. Dépourvu d'animosité, sans la moindre aigreur, Virage

se détourne des sentiers battus. Le sport y est moins rond et ne se joue pas forcément à onze dans un stade. Dans ce numéro, il est aussi question de la relation des Lyonnais avec le sport. Dans la manière de le pratiquer et de le suivre.

À travers un large dossier, Virage magazine appréhende les grands enjeux du sport à Lyon entre discours politiques et réalité du terrain. Car le professionnalisme n'a pas l'apanage des incongruités. Allumer le projecteur médiatique, c'est sortir de la pénombre des parcours exceptionnels, des chemins de vie. Mais, c'est aussi éclairer des incohérences, des querelles latentes entre clubs, confortées par la tranquillité du silence médiatique.

# Maxime Gonalons



## Un gone à Lyon

Né à Vénissieux, Maxime Gonalons est devenu capitaine de l'OL au début de la saison 2013-2014. À 24 ans, ce pur produit du centre de formation s'affirme comme le taulier d'une équipe en reconstruction. Mais « Max » s'intéresse également aux autres sports de sa ville. Entretien.

# interview

« Il n'y a pas que le football à Lyon »

PROPOS RECUEILLIS PAR ANTHONY RAVAS

**V**ous êtes né à Vénissieux. Est-ce une fierté d'être le capitaine de l'OL ?

Bien sûr que c'est une fierté ! Je ne l'aurais jamais espéré. Quand j'étais au centre de formation, ma principale préoccupation était déjà de signer professionnel et de jouer à Gerland. Aujourd'hui, c'est spécial pour moi d'être le capitaine de l'OL. Je suis formé ici, j'ai toute ma famille et mes amis qui sont là.

Pour eux, ça représente quelque chose, c'est important. Je fais le maximum au quotidien pour ne rien gâcher, car notre métier est merveilleux mais difficile. Il faut se donner les moyens pour être le meilleur possible.

**Avez-vous conscience d'être l'un des symboles du sport à Lyon ?**

Je ne sais pas. Peut être... Aujourd'hui, le football est très médiatisé dans le monde entier, c'est le sport numéro 1.

Quand tu es gamin tu peux jouer au foot dans la rue, n'importe où. Mais à Lyon, il ne faut pas oublier qu'il y a d'autres sports.

**Quels sont les autres sports qui vous intéressent à Lyon ?**

J'aime bien le basket. Je connais un ou deux joueurs de l'ASVEL. On n'a pas trop l'opportunité d'aller les voir jouer parce que nos emplois du temps sont chargés, mais j'essaie de suivre les résultats. Le rugby me plaît aussi.

J'ai mon beau-frère qui le pratique et il m'en parle souvent. C'est un sport complètement différent du football, avec une autre mentalité.

Ça permet de voir autre chose, de ne pas penser qu'au foot et d'avoir une autre vision de certains sports.

**Êtes-vous impressionné par certains sportifs lyonnais ?**

Chabal ! C'est quand même particulier de le voir jouer ici. C'est le joueur français qui a marqué les esprits. C'est symbolique de le voir jouer au LOU, à Lyon. Je connais bien Edwin Jackson à l'ASVEL. Il monte en puissance, on entend beaucoup parler de lui. C'est le plus grand joueur de son équipe. Je sais qu'il a été faire des essais aux Etats-Unis, ça montre qu'il est capable de jouer à un très haut niveau.

« J'ai déjà joué à la boule lyonnaise »

**Avez-vous des relations avec d'autres sportifs lyonnais ?**

Non pas spécialement. C'est difficile avec les emplois du temps de chacun qui sont très chargés. Je suis l'actualité. Je ne suis pas fixé uniquement sur le football. Je regarde leurs résultats.

On se parle parfois par téléphone et on se croise à Lyon. On échange et quand on se voit, on s'encourage. On a souvent le soutien de certains sportifs lors d'événements importants.

**Quel regard portez-vous sur les résultats de ces clubs ?**

Je sais que le LOU est en tête de son championnat. Je leur souhaite de retrouver la première division - le Top 14 - parce que c'est l'élite. Ils ont vécu une saison compliquée l'année dernière. J'espère qu'ils vont remonter et se faire plaisir.

Ça se passe plutôt pas mal pour l'ASVEL ces derniers temps.

**À part le basket et le rugby, suivez-vous d'autres sports à Lyon ?**

Non pas particulièrement. Mais, je suis attentif aux performances de la CRO Lyon (*club de boules lyonnaises subventionné par OL, Ndlr*). Mon grand-père pratiquait la boule lyonnaise, c'est un sport assez sympa. C'est complètement différent de la pétanque et c'est compliqué, car il faut être adroit. C'est très tactique aussi. Même si je ne regarde pas, je connais.

**Avez-vous déjà joué à la boule lyonnaise, à « la longue » ?**

Oui, je me suis déjà amusé à jouer (*rires*). Mais je préfère la pétanque quand même. Il y a beaucoup de règles à la longue. J'ai souvent été voir mon grand-père jouer à Neuville, j'aimais bien.

**En parlant de sport traditionnel lyonnais, vous devez connaître la joute...**

Je connais moins. Il faut en parler à Clément Grenier (*jeune milieu de terrain de l'OL, Ndlr*). C'est un spécialiste (*rires*).

**Dans votre jeunesse, avez-vous pratiqué d'autres sports ?**

Je faisais du tennis et du judo. Mais je n'ai pas pu en faire longtemps avec le football et les entraînements trois fois par semaine. Ça devenait compliqué. Ce sont des sports qui me permettaient de me canaliser parce que j'étais quelqu'un d'assez turbulent. Je mettais toute mon énergie dans le sport.

**Êtes-vous allé voir le feu Grand Prix de Tennis de Lyon (GPTL) ou la Coupe Davis au Palais des Sports ?**

Je suis allé voir un match de Jo-Wilfried Tsonga pour le GPTL. C'était la première fois que j'allais voir un match de tennis.



C'est impressionnant le physique qu'il faut avoir pour faire un match. La force qu'ils mettent pour frapper dans une balle...

**À Lyon, le football est très exposé. L'OL prend-il trop de place ?**

Il en prend beaucoup mais c'est normal puisqu'il est le sport numéro 1 dans le monde et qu'il est très médiatisé.

tisés mais il faut leur tirer un coup de cha-peau. J'ai beaucoup de respect pour eux.

**Lyon sera peut-être candidate aux JO 2024. Pourriez-vous vous investir pour défendre la ville ?**

J'espère que je serai encore dans le football quand même (*rires*). C'est compliqué de répondre sachant que vous me l'appe-

intégré. Parfois, on peut comprendre qu'ils soient déçus, mais on a souvent des discussions et ça se passe toujours bien. Ils nous soutiennent, ils ne pensent qu'à ça. Il faut avoir le meilleur état d'esprit possible sur le terrain pour ne pas les décevoir.

**Quel est l'événement sportif le plus important à Lyon ?**

Je pense que c'est le derby entre l'OL et l'AS Saint-Etienne. Un mois avant on ne nous parle que de ça. Ce sont les deux matchs dans l'année qu'il ne faut pas louper. Quand on n'est pas Lyonnais on ne peut pas trop comprendre ce qu'on peut ressentir mais c'est très particulier.

« La gym, c'est autre chose : 8 à 10h de travail par jour »

Ce n'est pas pour rien et c'est comme ça. C'est le système qui veut ça et nous on est heureux.

**Pensez-vous que Lyon possède une renommée sportive à l'international ?**

(*Il réfléchit*). Il n'y a pas que le football à Lyon. D'autres sports contribuent à sa renommée. J'ai pu discuter avec Yann Cucherat, le gymnaste. Il va bientôt être à la retraite.

On n'en parle pas beaucoup mais il a plusieurs titres à son palmarès. La gymnastique c'est autre chose que le foot. Il faut énormément de travail, c'est 8 à 10 heures d'exercices par jour. Ils ne sont pas média-

nez et que c'est encore loin. On verra en temps et en heure ce qui se passera.

**Avez-vous déjà des projets sportifs à Lyon pour votre retraite ?**

Je suis encore assez jeune pour penser à ça. C'est vrai qu'une carrière va assez vite mais je n'ai que 24 ans et l'avenir devant moi. On en reparlera plus tard.

**Que pensez-vous des supporters lyonnais ?**

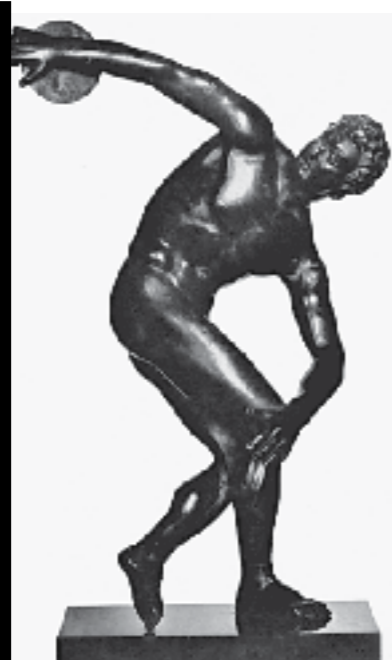
Je pense qu'ils sont toujours là. Ils ont compris que l'OL n'est plus l'Olympique Lyonnais des années 2000. Le club s'est penché sur autre chose à cause de problèmes économiques. Ils l'ont très bien

Xavier Majorel  
CRO Lyon  
Boule Lyonnaise

« On croise souvent les joueurs de l'OL tels que Gonalons ou encore le bras droit de Jean-Michel Aulas, Bernard Lacombe, qui vient régulièrement jouer avec nous. C'est bon enfant. L'Olympique Lyonnais nous permet de nous développer. »

Il y aurait eu à Lugdunum,

**un cirque.** Plusieurs vestiges en témoignent. Tout d'abord ce bloc gravé, retrouvé dans un jardin privé du quartier de Bellecour. « **Sestus Iulius Ianuarius, édile, finance dans le cirque, la construction de places au nombre de 500.** » Et puis, il y a cette mosaïque, pièce maîtresse du musée Gallo-Romain de Lyon. Retrouvée dans une villa romaine du quartier d'Ainay en 1806, elle représente une course de chars. L'abondance des détails et des particularités de ce cirque, représente, pour les experts, le cirque de Lugdunum.



Les archéologues situent ce cirque, aujourd'hui, sur le plateau de la colline de Fourvière. Aucun vestige n'a été découvert car, selon les experts, la structure était entièrement faite de bois.

Il faut dire que les courses de chars sont très populaires sous l'Antiquité. Et tout comme aujourd'hui, ces courses de chevaux font l'objet de paris. Mais attention! Ce ne sont pas des numéros que l'on joue, mais des couleurs. **À Lyon, quatre factions sont représentées : la rouge, la blanche, la bleue et la verte.** Ces factions dépassent même les murs du cirque... On soutient sa faction à l'extérieur, on affiche ses couleurs. **À Lugdunum, une couleur est particulièrement représentée.** « Nica prasire », qui veut dire: « Vive le vert ! » Sur les 12 scènes de triomphe retrouvées et répertoriées par le musée Gallo-Romain de Lyon, neuf sont en faveur des verts. À l'époque, les Lyonnais auraient donc dû entonner : « Qui c'est les plus forts ? Évidemment c'est les Verts ! » Joli coup du destin...



**Dans la région lyonnaise, un grand spectacle de joute est organisé à l'Île Barbe, en 1782.**

À Lyon, vers la fin de l'année 1942, un réseau de résistance propre aux sportifs va voir le jour: « **le Réseau sport libre** » ou RSL. Il a été créé par Charles Mathon et René Barnoud, deux internationaux de rugby. C'est un réseau de renseignements destiné aux sportifs qui veulent échapper au STO (Service du travail obligatoire) et qui désirent rejoindre le maquis. « Sport libre » est également le titre d'une feuille clandestine, éditée à Lyon, qui critique ouvertement le gouvernement de Vichy.

**Le saviez-vous?**  
Le mot sport est né de l'ancien français, « desport ». Terme qui signifiait au XII<sup>e</sup> siècle « manière d'être ». Le mot est passé en Angleterre puis est retourné en France. Il s'est finalement répandu au XIX<sup>e</sup> siècle.

# Combat à l'âme

**Entrez au cœur de la joute et de la boule lyonnaise ! Lisez le témoignage de ces combattants dans l'âme. Découvrez leur unique objectif : préserver leur terroir.**

si ces dernières augmentent au fil des années. Il ne faut pas oublier qu'on est le seul club la Mulatière qui résiste encore à Lyon. »

**La boule lyonnaise s'en sort mieux**

Loin de la pétanque, du pastis et des « tu tires où tu pointes ? » à l'accent Bourvil ou Marcel Pagnol, la boule lyonnaise est aussi sacrée que le Beaujolais. Cette pratique devenue un véritable sport - ancré dans le terroir local - est particulière. À Lyon, les boules sont plus grosses, moins lourdes et ne rebondissent pas. Tout est affaire de précision, de rigueur et de rapidité. La capitale des Gaules forme la génération de demain à l'instar de Sébastien Ogier, maintenant Champion du monde de rallye, mais qui fut, en 2003, champion de France de boule lyonnaise. Ce sport qui lui a « donné de la rigueur et une ligne de conduite », comme il aime souvent le préciser en interview.

Les Lyonnais en sont fiers d'autant plus que « le métier », comme ils disent, se développe. La pratique se professionnalise, gagne en notoriété et est déjà ancrée dans cinq continents différents. Les boulistes aussi évoluent, plus de jeunes et de femmes. Seul point noir: le nombre d'adhérents diminue. Pour pallier ce souci, la CRO Lyon, club mythique de la discipline, a créé un centre de formation pour redonner l'envie aux jeunes qui pourraient « être plus séduits par les sports collectifs à la mode », comme l'explique Xavier Majorel, multiple champion (voir notre site web). Tout n'est pas aussi simple mais l'idée marche petit à petit et le centre de formation se remplit. Quand l'ombre de l'OL est évoquée, le sourire est de mise pour le champion : « C'est simple, sans l'Olympique Lyonnais - qui nous finance - on ne pourrait pas faire autant, et c'est le cas de beaucoup de clubs à Lyon. Mais pas d'inquiétude, la boule lyonnaise est loin d'être en danger et s'en sort plutôt bien. »

Quoi qu'il arrive, ces sports traditionnels, bien que malmenés par le temps, ne sont pas près de s'éteindre. Il restera toujours un passionné de Lyon, de joute ou de boule pour rappeler à son voisin, ces sports qui ont fondé la capitale des Gaules telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Laetitia Achilli

**É**pées, lances et chevaux... Voilà ce qui vient à l'esprit à l'évocation du mot joute. Le commun des mortels est bien loin d'imaginer deux bateaux lancés tambour battant, deux lances de 3 à 6 mètres, deux hommes positionnés face-à-face grand écart, prêts à s'affronter et pourtant... La joute lyonnaise c'est ça, les termes techniques et les règles en plus. Il suffit de rajouter le nom du bouclier qu'ils tiennent, appelé le 9 (au début les combattants possédaient un bouclier de 9 cases de 9 cm sur 9, ndlr), et d'imaginer que le tout se joue en trois manches... Là vous aurez une idée précise de la joute, méthode lyonnaise. Au final, Raphaël Brusq, sociétaire d'un des plus vieux club lyonnais encore en activité (celui de la Mulatière, créé en 1871) résume le but en une seule phrase : « Tu tombes tu perds. »

Pour le côté historique, la joute nautique telle qu'on la connaît a été créée au début du XIII<sup>e</sup> siècle, à Aigues-Mortes. Mariniers et soldats, en attente du départ pour la Terre Sainte, faussaient compagnie à l'ennui en s'affrontant sur des embarcations légères. À Lyon, elle a pris un sens de spectacle au XVI<sup>e</sup> siècle lorsque les pêcheurs de Saint-Vincent joutaient pour distraire Anne de Bretagne, puis Catherine de Médicis. Elle se pratique aujourd'hui de deux « méthodes » différentes. La région Rhône-Alpes en compte deux : la Lyonnaise et la Givordine (la différence est dans la position des bateaux, ndlr). L'orgueil est le leitmotiv de ces combattants qui amusent la galerie. Ce sport demande force (lorsque la lance atteint le bouclier, la charge est évaluée à cinq tonnes), adresse, souplesse (ils sont en position de grand écart tout au long de la joute) et endurance (une fois mouillé et tombé à l'eau, il faut remonter et jouter).

Pour l'anecdote, lors de ses années de gloire, la joute a pris des tournures de défi. Il arrivait que le boulanger du village lance à la cantonade que monsieur X n'avait pas payé sa note, et la réglerait donc en l'affrontant. Aujourd'hui, l'image de ce sport est égratignée par le manque de sociétaires, de publicité ou de considération « des instances supérieures ». Selon Raphaël Brusq, « il y aura toujours deux loufoques pour s'affronter donc la joute existera toujours. Mais, il est difficile de survivre avec seulement 14 000 euros d'aides par an, même

## Raphaël Brusq

« Il y aura **toujours** deux loufoques avec des bateaux pour se **défier** »



© UJSM joute

**Paradoxalement, les clubs sportifs ne se sont jamais aussi bien portés que pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1938, la France comptait 32 000 licenciés en athlétisme. En 1942, ils étaient 40 000.**

**Le point de départ de la reconnaissance du sport féminin se situe historiquement à Lyon.**

En 1992, Pierre Arnaud, historien du sport, et Thierry Terret, jeune universitaire, préparent les journées d'études sur l'histoire du sport féminin qui ont finalement lieu deux ans plus tard. La réflexion est lancée: pourquoi les femmes ne pourraient-elles pas participer aux manifestations sportives? Pour Pierre Arnaud, cette réflexion caractérise une asexuation de la société.



# DAQUIN,

## au nom du père

« Je suis  
hyper  
**chauvin**  
et **Lyonnais**  
avant tout »

PAR MATTHIEU FEDIDA  
PHOTO PIERRE MAIER



**S**urclassé dès ses 14 ans, pur produit du centre de formation de l'Asul où il a joué les dernières années de sa carrière, l'ancien international tricolore d'un mètre 98 (267 sélections) n'en a pas encore fini avec le volley. Nommé coach de l'équipe féminine de l'Asul depuis cet été, Dominique Daquin est revenu sur son plan de carrière. Le tout, avec le sourire, malgré le bruit incessant des parquets et le manque de lumière des vestiaires du gymnase Longchambon...

« Entier », voilà comment se définit ce natif du Robert, en Martinique. Après 20 ans de carrière, dont trois ans en Italie et deux en Russie, Daquin quitte les parquets pour la ligne de touche à tout juste 41 ans. « Ce n'était pas vraiment mon objectif au départ, j'avais juste envie de revenir au club pour aider, comme je l'avais promis. Mais je suis là, je n'ai qu'une parole. Sans oublier que je suis hyper chauvin et Lyonnais avant tout », avoue-t-il d'une voix aussi cavernueuse que captivante. Un retour anticipé, notamment dû à des négociations infructueuses avec des clubs étrangers.

« C'est vrai que j'avais donné la possibilité à certains clubs pour lesquels j'ai joué de me reconverter, mais ils m'ont promis des choses qui ne sont pas arrivées. Mon père a aussi eu des problèmes de santé, d'où mon retour à Lyon en tant que joueur. Sans cela, j'aurais terminé au Dynamo Moscou, ils m'avaient même proposé le passeport russe ! »

### Dominique et ses « filles »

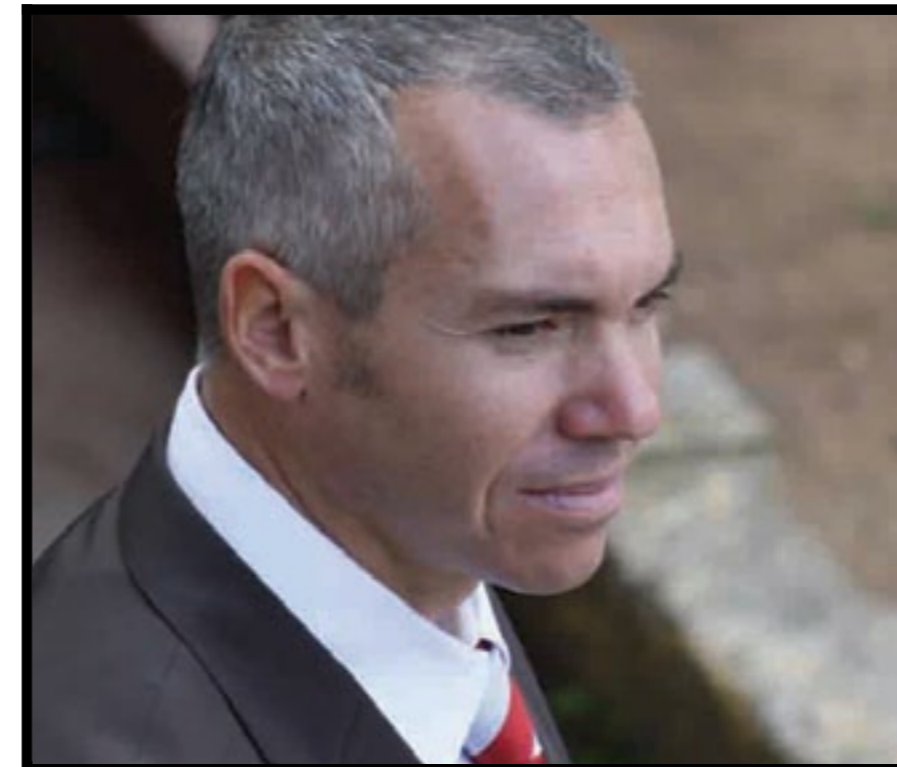
Aujourd'hui, l'ancien capitaine de l'Asul est à Lyon, et ne pense plus qu'à « ses filles », même s'il a conscience des différences avec le volley masculin. « Ce n'est pas le même sport », explique-t-il le sourire au coin des lèvres. Déterminé à l'idée d'atteindre l'excellence avec ses joueuses, Daquin n'a même jamais songé à coacher les garçons du club. « Je me suis lancé avec les filles et avec le groupe que j'ai, je peux aller aussi loin que les garçons, donc autant continuer. » Autrement dit, la Ligue A, élite du volley-ball : « J'aimerais que les filles puissent vivre ce que j'ai vécu, que ce soit les JO ou les Championnats du Monde. C'est l'extase, et quand on est sportif de haut niveau, c'est ce qu'on recherche »,

confie-t-il. Un poste à responsabilités, qu'il n'avait pourtant pas placé dans ses objectifs de reconversion. Lui qui rêvait initialement de devenir manager, a bel et bien préparé la suite de sa carrière, validant en 2011, avec mention, un Master en management des organisations sportives. C'est pourtant à côté des parquets que l'ancien champion continue dans le monde du volley. « Je n'avais pas envie d'aller jouer en Nationale 3 avec des gens qui s'y connaissent moins bien que moi en volley et qui veulent m'apprendre à jouer », s'empare-t-il légèrement.

Une envie d'autre chose, qui a finalement poussé l'ancien pro à devenir entraîneur. « Coach c'est super frustrant ! Tu dis et tu sais ce qu'il faut faire, mais au final ce sont les personnes sur le terrain qui ont le dernier mot. J'avoue que parfois j'ai du mal ! » Un métier qui peut se montrer frustrant, mais pas démotivant à en croire l'ancien central. « Dans l'ensemble, je suis content de ma carrière de joueur. Maintenant, une autre commence et il faudra tout faire pour réussir. Et tant que ce n'est pas fait, je ne lâche rien. » Le message est passé...

# GUERINOT,

## un cœur de Lyon à la barre



PAR OLIVIER FRANÇOIS  
PHOTO DR

« L'**aviron**  
t'apprend  
**la discipline,**  
le travail  
d'équipe et  
**la rigueur** »

**V**ingt ans ont passé depuis que la fameuse université américaine de Princeton a proposé à Stéphane Guerinot une bourse pour rester aux États-Unis et y faire carrière.

Un monument de l'éducation tertiaire américaine - qui a vu défiler John Kennedy, Michelle Obama ou encore Donald Rumsfeld - lui propose un pont d'or. Guerinot est un grand admirateur du monde universitaire américain.

Pourtant, 20 ans après, aucun regret. L'homme qui a gardé une silhouette athlétique et dont seuls les cheveux grisonnants laissent supposer une récente retraite sportive, raconte. « Là-bas, on respecte ton statut, ton palmarès. L'université te réinvite souvent avec d'autres sportifs. J'ai étudié 4 ans à Lyon 1, et j'ai gagné des titres pour elle. Pas une cérémonie, pas une fois je n'ai été invité. On se contente de vous dire : c'est bien. Ici, on ne récompense pas l'effort ou la victoire, même acquise au plus haut niveau. » À l'époque, Stéphane a toute la vie devant lui. Mais la décision du jeune homme est déjà prise.

Son cœur, sa famille et ses habitudes

sont à Lyon. Le triple vice-champion du monde a la gratitude dans la peau.

### Gratitude et désirs d'avenir

Il n'oublie pas la bourse sportive accordée par sa ville. Il n'oublie pas non plus ce que son club, l'AUNL (l'Aviron Union Nautique de Lyon), a fait pour lui. « Ce sont mes entraîneurs qui m'ont hissé au plus haut niveau et qui m'ont tout appris. » Cette gratitude l'a amené à devenir entraîneur et, depuis trois ans, président du club. Sa passion pour l'aviron ne l'a jamais quitté. « Aujourd'hui, le sport peut être un outil de cohésion sociale et un instrument éducatif. L'aviron t'apprend la discipline, le travail d'équipe et la rigueur. C'est un sport qui est moins ludique que les sports de ballon, mais il peut être complémentaire », glisse le participant aux JO d'Atlanta en 1996. Le palmarès de l'association, sous son égide, est impressionnant. Classé 6<sup>e</sup> club de France en 2011 et 2013, l'AUNL est tout simplement l'un des meilleurs clubs français.

### Le foot... et les autres?

L'athlète reconverti en kinésithérapeute et ergomotricien ne mâche cependant

pas ses mots sur l'énorme place que prend le football. « Comme dit l'adage, le football est devenu un sport de gentlemen joué par des voyous. Connaissez-vous un autre sport où il existe autant de violence et de conflits ? Aujourd'hui, ils remplissent l'espace médiatique et financier. Comment exister face à une telle machine ? »

Est-ce son vrai combat et la raison de son retour dans sa ville d'origine ? « Je suis revenu avec l'intime conviction qu'il y avait quelque chose à faire, à accomplir. Lyon compte trois clubs dans le Top 20 des clubs d'aviron en France. Avec la nouvelle réforme scolaire, il faudrait juste donner plus de transports aux élèves pour qu'ils arrivent à nous et découvrent ce sport. Les structures sont là. Pourquoi ne pas ouvrir et faciliter l'accès et la pratique d'autres sports ? »

Lorsqu'on évoque avec lui son avenir, Stéphane Guerinot reste indécis. Père et marié, il n'exclut cependant pas la possibilité de partir aux États-Unis ou en Italie pour découvrir un autre style de vie.

Cependant, Guerinot n'a qu'une certitude. Quoiqu'il arrive, son cœur restera à Lyon.

# Lyon, ville de sport ?

**DOSSIER** A. RAVAS, B. LATOUR, L. CORDONIER, P. MAIER, A. MESLATI ET A. THIAW **PHOTO** PIERRE MAIER

**Lyon**, ville de gastronomie, berceau du cinéma. Au-delà des facettes reconnues de la capitale des Gaules, ce large dossier passe au crible le sport à la sauce lyonnaise. Le sport, théâtre des passions les plus exacerbées auxquelles la capitale des Gaules n'échappe pas.

**Lyon est-elle une ville de sport ?**

De l'élite à l'amateur, des sports traditionnels lyonnais aux subventions publiques, Virage magazine apporte ses éléments de réponse.



web

Retrouvez photos, vidéos et articles exclusifs  
sur notre wordpress



## Entre enjeux politiques... et ambitions sportives

TEXTE ANTHONY RAVAS PHOTO PIERRE MAIER

« Lyon, ville du sport ! » La devise inscrite sur le site internet de la mairie est catégorique. Lyon fait la part belle au sport. La ville tente ces dernières années de rattraper son retard suite à des choix politiques. Enquête.

Fabrice Tiozzo, Tony Parker, Sébastien Chabal, Gwendal Peizerat et Marina Anissina, ou encore Jean-Michel Aulas... Avec ces grandes figures du sport lyonnais, actuelles ou anciennes, difficile d'ignorer le rayonnement de la capitale des Gaules sur la scène française. Pour autant, derrière ces illustres champions, Lyon tente de proposer un vaste choix pour les sportifs en tout genre. Toutefois, en 2007, la ville errait à la 23<sup>e</sup> place sur 37 du classement effectué par *L'Equipe magazine*, sur les villes les plus sportives de France de plus de 100 000 habitants<sup>1</sup>.

**Plus de 70 sports,  
450 clubs, 120 000 licenciés**

Actuellement, Lyon compte environ 450 clubs sportifs et propose plus de 70 sports différents (du football au rugby en passant par la joute lyonnaise et la pêche). Un vaste choix. Mais pour savoir si les Lyonnais aiment le sport, l'affaire devient subitement plus compliquée. La mairie recense environ 120 000 licenciés sur 480 000 habitants en 2012, soit 25% de la population totale de Lyon intra-muros, ce qui équivaut à la moyenne française<sup>2</sup>. Toutefois, il ne faut pas occulter les personnes qui ont une activité sportive autonome ou via des organismes privés (foot indoor par exemple). Elles seraient à peu près 200 000 selon la direction des sports de Lyon, soit plus de 40% de la population totale de Lyon<sup>3</sup> (33% des Français ont une pratique sportive régulière).

« La locomotive Olympique lyonnais a été un vrai catalyseur »

L'omniprésence de l'OL sur la scène sportive et médiatique contribue au rayonnement de la ville au niveau national et même sur le plan européen. Pourtant, certains dirigeants de clubs sportifs lyonnais dénoncent cette omnipotence et se sentent lésés. Thierry Braillard, adjoint aux sports de la ville de Lyon depuis 2001, répond à ces critiques. « Si le sport lyonnais se porte bien aujourd'hui, on le doit principalement à l'OL et à l'effet entraînant qu'a eu le club. S'il n'avait pas eu ces résultats, est-ce que nous aurions été aussi ambitieux sur le rugby, le basket, le volley-ball ? La locomotive Olympique lyonnais a été un vrai catalyseur », analyse l'élue du Parti radical de gauche (PRG). Car, derrière le club de Jean-Michel Aulas, des clubs montent depuis le début des années 2000. La présence de sports lyonnais à haut niveau démontre ce développement. Cinq clubs (OL masculin, OL féminin, ASVEL basket, Asul volley et Lyon Basket féminin) font partie de l'élite nationale. Le Lyon Hockey Club et le Lou Rugby pourraient la rejoindre dès l'an prochain. Lyon se rapprocherait alors de Paris et de Montpellier. Elle rattraperait ainsi son retard. Des années 1970, au début des années 2000, Lyon a délaissé le sport. La construction de la piscine de Vaise, en 1968, a été pendant longtemps l'unique construction sportive dans l'agglomération. Les maires de ces époques, notamment Michel Noir (1989-1995), ont préféré développer fortement la culture, « plus utile que le sport à leurs yeux », selon plusieurs élus lyonnais. « Depuis 2001, on a aussi voulu soutenir des événements qui peuvent faire rayonner la ville », détaille Thierry Braillard.

En 2002, la mairie encourage la création de la « Lyon Free VTT », course de vélo dans les rues lyonnaises avec différents parcours adaptés aux professionnels comme aux amateurs. Une vraie réussite. Ces dernières années, près de 10 000 personnes participent à cet événement qui inscrit la ville au patrimoine mondial du vélo.

Les clubs doivent mettre  
leurs intérêts personnels  
de côté

Du côté des clubs, la tâche se révèle plus complexe, surtout en terme d'infrastructures. Si Lyon manque de salles spécifiques et de gymnases, les municipalités - aidées par l'Office des sports - encouragent les ententes entre clubs. Mais des rivalités ancestrales ne le permettent pas toujours. 2010, une tentative de rapprochement entre les clubs de la Convention Gymnique et de Lyon Gym - chapeauté par l'Office des Sports de la ville de Lyon (OSL) - est lancée pour mettre fin aux problèmes de gymnases et de créneaux horaires. Sur le plan administratif, les différentes parties s'entendent assez rapidement. Mais au moment de construire le projet sportif, les querelles ressurgissent. Certains entraîneurs ne veulent pas travailler avec d'autres quand les dirigeants se battent pour savoir qui aura le plus d'influence. Après des mois de négociations, le projet n'aboutit pas. Mais aujourd'hui, l'Office des sports et la mairie ne désespèrent pas de rassembler les deux clubs. Les négociations perdurent depuis trois ans. L'exemple est anecdotique, mais il se reproduit sans cesse ces dernières années dans la capitale des Gaules.

1. Les critères : présence de sportifs de haut niveau, propositions de sports pour tous, équipements, budget, volonté.
2. Selon l'European Observatoire of Sport Employment, 2005.
3. D'après un rapport de la Commission Européenne datant de 2009.

### Des mentalités très ancrées localement

En cause, des mentalités très ancrées localement alors que le besoin de salles spécifiques et de gymnases grandit. Cependant, la période actuelle et le manque de foncier à Lyon ne permettent pas à la municipalité de financer des infrastructures. Du côté de l'OSL, l'objectif est clairement de convaincre les clubs de se rapprocher, voire fusionner. « Nous essayons de rentabiliser les gymnases, les stades et les salles qui sont à la disposition de la ville mais ce n'est pas toujours évident. Les clubs doivent comprendre qu'il faut mettre leurs intérêts personnels de côté. Il faut qu'ils aient en tête que l'argent public sera de plus en plus rare », confie Marc Feuillet, le président. Toutefois, des fusions ont été réalisées avec un franc succès, depuis 10 ans. En 2002, Lyon glace patinage (LGP) est créé, rassemblant sept clubs de sports de glace. En 2013, LGP est devenu le meilleur club de formation de France. Mais la ville en fait-elle assez pour les clubs ? « Non », répondent la plupart des dirigeants des clubs sportifs lyonnais. Du moins, « pas assez ». Des clubs de gymnastique, comme des clubs de boxe demandent des salles spécifiques ou plus de créneaux. C'est le cas de Kamel Hasni, président du Boxing Lyon united. « Je suis conscient qu'il y a beaucoup de demandes, mais nous, on a des arguments », souffle-t-il. Depuis deux ans, les boxeurs - pour certains champions de France - doivent parfois s'entraîner dehors et changer sans cesse de salle au cours de la semaine. Un discours redondant répété par de nombreux clubs. « Le club grandit, c'est très bien, mais qu'ils arrêtent de se comporter comme des enfants gâtés », tonne Thierry Braillard. Pourtant, le montant des subventions attribuées aux clubs amateurs est passé de 0,65 million d'euros en 2001 à 1,13 million en 2013, soit une augmentation de plus de 75%. « Avant, le modèle sportif de la Ville était de financer les clubs professionnels. Nous nous détachons de ce modèle, pour que ces clubs deviennent indépendants. Les clubs professionnels fonctionnent maintenant avec leurs propres recettes, ce qui nous permet de nous concentrer sur les clubs amateurs », confie Gérard Collomb.

### Fusionner ou s'autofinancer

La Ville a tenté ces dernières années, non pas de construire, mais de rénover un certain nombre d'édifices. Avec le plus souvent une facture très salée comme pour la rénovation des piscines lyonnaises entamées lors du second mandat du maire socialiste. Montant : plus de 40 millions d'euros. Aujourd'hui, la Ville s'oriente plus vers la création de terrains de proximité (skatepark, city stade), pour les personnes ne souhaitant pas être licenciées. Donc si les clubs d'un même sport ne peuvent pas se mettre d'accord pour fusionner ou se rapprocher, ils devront désormais autofinancer leurs salles spécifiques ou leurs gymnases, ou encore avoir recours à des investissements extérieurs. Le club de Lyon Footzik (futsal) a essayé et s'est brûlé les ailes. Aujourd'hui, le club a un déficit de 50 000 euros et en appelle à la municipalité. Sans réponse pour l'instant... Cette solution fonctionne pourtant hors de France. En Allemagne, les clubs multisports fleurissent, accompagnés d'enceintes sportives flambant neuves comme à Francfort.

46  
gymnases

45

Coût en euros  
pour la Ville  
d'une heure de  
fonctionnement  
d'un gymnase

34

boulodromes  
ou clos  
de boules

28

stades

11

piscines

10

salles d'arts  
martiaux

3,5

millions  
d'euros : les  
subventions de  
fonctionnement  
délivrées par  
an, par la Ville,  
aux clubs (Lyon  
intra-muros)



# Que proposent les politiques?

TEXTE Antoine Mioque, Pierre Maier et Bertrand Latour PHOTO Pierre Maier

En mars prochain, les Lyonnais seront appelés à voter pour leur futur maire. Le sport est, bien-sûr, au cœur de la campagne de ces municipales. Virage magazine a sondé les candidats sur leur programme.

## «JE PRÉCONISE UNE REDISTRIBUTION PLUS JUSTE DE CES SUBVENTIONS»

Etienne Tête, candidat EELV à la mairie de Lyon

« 5% du budget de la Ville est consacré au sport, à Lyon. Or, une majorité de ces fonds octroyés au sport sont consacrés aux clubs professionnels. La Cour des comptes a révélé à juste titre que les retombées économiques dans le domaine sportif sont surestimées. Prenons comme exemple l'époque glorieuse de l'AS Saint-Etienne, dans les années 1970. Elle intervient au même moment que le déclin économique de la ville. Voilà un exemple qui prouve que le dynamisme d'une métropole n'est pas forcément lié aux résultats d'une équipe de football.

À Lyon, les subventions accordées aux clubs professionnels sont disproportionnées par rapport aux besoins des clubs amateurs. En ma qualité de candidat, je dénonce vigoureusement cette situation. Je préconise même une redistribution plus juste de ces subventions. Lyon souffre aussi d'absence d'infrastructures dans le domaine sportif. C'est aussi le rôle de la municipalité de les installer, surtout devant une demande croissante de terrains où le sport est accessible pour le simple loisir des habitants. »



© Le Progrès

## « À LYON, TOUT EST CONCENTRÉ SUR L'OL »

Michel Havard, candidat UMP à la mairie de Lyon

« Le sport véhicule l'image de la ville. Cela symbolise la cohésion entre tous les Lyonnais. Nous sommes plutôt bien équipés au niveau des infrastructures. Certains clubs manquent de moyens mais évoluent à un très bon niveau comme en basket ou en escrime.

Lyon pêche sur le handisport et c'est une de mes priorités. La disparition du Grand prix de tennis de la ville de Lyon est regrettable. Tout est concentré sur l'OL. Qu'est-ce qui a été fait par la municipalité depuis 2001 ? Je ne vois pas... La Ville de Lyon a misé sur le football, mais il n'y a pas que

le foot à Lyon. Je n'étais pas opposé au projet du Grand Stade, j'étais simplement opposé à la manière dont a été amené celui-ci. Les dessertes vont poser problème. Il y avait déjà des soucis avec le stade de Gerland, qui est desservi par le métro. Ce sera le bordel avec le tramway !

On peut aussi se poser la question de l'avenir de cette enceinte. Le manque à gagner pour la Ville pose problème car l'OL était locataire du stade. Même si le LOU Rugby joue quelques matches par saison, notamment les grosses affiches, cela ne comblera pas le manque à gagner... »



## «NOUS AVONS DÉCIDÉ DE RÉINVESTIR DANS LE DOMAINE DU SPORT»

Thierry Braillard, adjoint aux sports à la Ville de Lyon

« Jusqu'en 2001, la Ville de Lyon avait beaucoup investi dans la culture et ignoré le sport. Cela remonte aux années Pradel et la candidature de Lyon pour organiser les JO en 1968. Depuis, aucune grande infrastructure n'a été mise en place. Nous avons décidé de réinvestir dans le domaine du sport et de développer une politique en termes d'infrastructures et de soutien aux associations sportives. Ça nous a permis de relancer le sport dans la ville et de rappeler que Lyon est bel et bien une ville de sportifs. Notre seule véritable déception concerne les deux ans et demi de retard qu'a pris le lancement du chantier du Grand Stade

à Décines. Pourquoi aller à l'encontre d'un projet de développement concret ? C'est l'une de mes grandes incompréhensions. Concernant le manque d'infrastructures sportives en centre-ville, le problème principal est dû au manque de place. Ou alors on construit un gymnase sur la place Bellecour, ce que les Lyonnais risquent de ne pas apprécier. Pour rassurer Etienne Tête, je peux lui affirmer que les subventions sont redistribuées de la façon la plus équitable possible. Par exemple, la somme que nous verse l'OL pour la location du stade de Gerland est supérieure au montant des subventions que reçoit le club chaque année. »

« Étant donné la situation dans mon arrondissement (deuxième, ndlr), la politique sportive de la Ville est décevante. Le centre de Lyon est dépourvu d'équipements sportifs, ce qui est très préjudiciable. Les écoles, collèges, lycées, par exemple, sont contraints de transporter leurs élèves vers des infrastructures plus ou moins éloignées pour assurer leurs cours de sport. Nous avons eu quelques opportunités pour améliorer la situation, avec la construction du quartier Confluence, par exemple, mais au vu des investissements nécessaires, tous nos projets ont avorté. C'est un véritable manque pour Lyon. Certaines grandes villes européennes, comme Paris ou Barcelone, ont su installer des équipements sportifs au cœur de leur métropole. En comparaison, la superficie occupée par les terrains de sport dans le centre-ville lyonnais est quatre fois moins conséquent. »



## «LA POLITIQUE SPORTIVE DE LA VILLE EST DÉCEVANTE»

Denis Broliquier, candidat UDI à la mairie du 2e de Lyon

Christophe Boudot, candidat FN à la mairie de Lyon

## «IL FAUT LIMITER LES DÉPENSES INUTILES»

« Je propose de réduire considérablement le budget de la Ville, mais ce point de mon programme ne concerne pas le sport amateur. Si dans les chiffres, Gérard Collomb a tendu vers un équilibre des subventions entre amateurs et professionnels, les faits ne sont pas forcément si simples. Les grandes entités comme l'OL sont toujours avantagées. Le Grand Stade en est la preuve. J'entends, évidemment, la volonté de vouloir faire briller cette vitrine qu'est l'OL. Les retombées en termes de notoriété et sur le plan économique sont intéressantes, mais j'aurais préféré un simple agrandissement du stade,

plutôt qu'un changement total. Le Grand Stade comprend bien évidemment, des financements privés, mais la mairie a aussi mis la main à la poche, donc les Lyonnais ont payé pour un allongement de la ligne de tram, vers Décines, afin d'y accéder. Aujourd'hui, Lyon ne peut plus se permettre de dépenser de grandes sommes d'argent. Il faut limiter les dépenses inutiles, et plus se concentrer sur les réels besoins associatifs. Les associations sportives amateurs savent souvent mieux gérer leur budget que les pros, ce qui ne veut pas dire que je préconise une rupture totale des subventions accordées à l'OL. »





PHOTO LE PROGRÈS

## Ces champions lyonnais...

**Méлина Robert-Michon**  
34 ans, Athlétisme  
Lancer de disque

**Yann Cucherat**  
34 ans, Gymnastique  
Barres parallèles et fixes

**Matthieu Rosset**  
23 ans, Plongeon  
3 mètres

**Garfield Darien**  
25 ans, Athlétisme  
110 mètres haies

**Hyacinthe Deleplace**  
24 ans, Handisport - Athlétisme  
100 mètres

**Corinne Maîtrejean**  
34 ans, Escrime  
Fleuret

## ....qui ont la cote



## « J'achète la majorité de mes maillots de football sur internet. »

Thomas, jeune collectionneur de maillots de football (« mémorabiliste »), a 25 ans et il possède quelque 200 pièces, de la plus rare à la plus répandue : « J'aime les maillots originaux, j'en ai qui n'ont jamais été portés, certains viennent du Togo, du Mexique ou du Bénin. » Pour Thomas, l'important est d'avoir une collection exotique avec des pièces historiques dont certaines datent des années 70. Transmis par son père et son oncle, il y a quelques maillots de football qu'il ne portera jamais : « Certains d'entre eux valent des centaines d'euros, j'ai pu faire de bonnes affaires en les trouvant sur Ebay. » Ce collectionneur pense à ouvrir prochainement un blog pour exposer ses maillots. « Je ne pense pas m'arrêter de sitôt, je recherche plutôt des pièces portées par un joueur que j'aime et non pas celles portées par des champions. »

## GRAND STADE : LES RETOMBÉES ÉCONOMIQUES SUR LA VILLE DE LYON

PAR LÉA CORDONIER

**A** chaque événement sportif ses retombées économiques. Si le sport nous apparaît comme une simple activité physique, il contribue aussi au rayonnement économique d'une ville.

À Lyon, l'Olympique Lyonnais reste le premier moteur économique, dominant ainsi tous les autres sports. Pour preuve, la construction du Grand Stade. La pose de la première pierre, le 12 novembre dernier, marque le début des travaux qui devraient durer trente mois.

Pour cette seule infrastructure, les retombées touristiques devraient générer entre 37 et 47 millions d'euros, « en fonction des 370 000 à 470 000 visiteurs de plus chaque année ». Et selon un calcul effectué par la CCI de Lyon, les retombées économiques, dans leur ensemble, devraient générer 314 millions d'euros par an. Pour Gérard Collomb, président du Grand Lyon, « en investissant 200 millions d'euros pour les collectivités et l'État, nous soutenons l'activité de nos entreprises et créons de l'emploi avec 2 000 personnes qui travailleront sur le chantier. »

En dehors de la phase de travaux, près de 4 000 emplois pérennes entre Décines et l'Est lyonnais devraient être créés, ainsi que 4 000 emplois temporaires les soirs de matches (hôtesse, stadiers, agents de sécurité).

Le Grand Stade contribue également au développement de l'Est lyonnais. Ainsi, une nouvelle ligne de tramway devrait être créée afin de faciliter l'accessibilité au stade. Par rapport à

l'Ouest lyonnais - une zone qui connaît certaines limites géographiques - l'Est peut encore être « défriché économiquement » : c'est l'un des seuls territoires encore exploitables qui soit accolé à Lyon. Tous les voyants sont donc au vert pour que le Grand Stade devienne un moteur économique pour la ville.

Même du côté des politiques, on se réjouit. Selon leurs prévisions, les diverses taxes que reversera l'Olympique lyonnais aux collectivités locales devraient rapporter près de 69 millions d'euros, sur vingt ans.

Pourtant, le pari était loin d'être gagné. « Le projet a fini par aboutir mais quand je vois la façon dont les opposants travestissent les chiffres et les données du problème... Ils portent des accusations graves mais infondées notamment sur le coût du m<sup>2</sup>, que le Grand Lyon aurait vendu à l'OL », s'insurge Thierry Braillard, l'adjoint aux sports de la Ville de Lyon. « Pourquoi aller à l'encontre d'un projet de développement sportif et économique ? C'est l'une de mes grandes incompréhensions. »

En attendant, Jean-Michel Aulas continue de chercher un sponsor dans son projet de « naming » pour le Grand Stade. Une pratique de sponsoring qui consiste à donner à une enceinte sportive (le plus souvent un stade) le nom d'une marque ou d'une société sponsor. Il reste deux ans au président de l'Olympique lyonnais pour trouver la perle rare.

Les joueurs pourront donc donner leurs premiers coups de crampons dans le Grand Stade lors de la seconde partie de la saison 2015-2016.

## LES PRODUITS DÉRIVÉS, UN BUSINESS QUI REPREND DES COULEURS

PAR AURORE MESLATI

**S**tylos, montres, écharpes, maillots, et même coques de portable, les produits dérivés aux couleurs des clubs de football notamment, sont arrivés tardivement dans les stades français. Ils apparaissent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle outre-Manche, où le merchandising sportif fait ses débuts. Il constitue environ 16% du marché du sport, selon une étude de 2010, publiée par le cabinet d'audit PwC. Le cabinet ajoute que la consommation des produits dérivés a légèrement baissé à cause de la conjoncture.

### Le foot, précurseur du merchandising

Selon une étude du cabinet de conseil londonien Brand Finance, l'OL se classe en 18<sup>e</sup> position des clubs les plus puissants du monde en 2012. Le club possède deux boutiques à Lyon, mais depuis peu, c'est l'avènement d'internet qui a permis une diffusion plus massive des produits dérivés en tout genres (tétines, coques de portable, tongs, etc.). Selon un communiqué de l'OL Groupe, datant du 13 novembre dernier, les produits de la marque du club, bien que toujours pénalisés par une conjoncture économique en berne, progressent de 0,2 million d'euros et s'établissent ainsi à 3,8 millions d'euros.

### « Les produits dérivés font partie de l'image du LOU »

Le LOU Rugby possède une boutique de produits dérivés située à Vénissieux ainsi qu'une boutique en ligne. Olivier Deral, responsable de la boutique officielle souligne l'importance

d'une ligne de produits dérivés pour promouvoir une équipe : « Les produits dérivés font partie de l'image du club. Les résultats du LOU et ses joueurs influent énormément sur les ventes. » Lors de l'arrivée de Sébastien Chabal, la saison dernière, les ventes des produits à son effigie ont bondi, selon le responsable de la boutique. Pourtant, les pièces qui se vendent le mieux, toujours selon Olivier Deral, sont les polos « classe » de rugby. Chaque polo homme coûte minimum 49 euros sur la boutique en ligne. Malgré toutes nos sollicitations, les responsables du LOU ont refusé de nous communiquer leurs chiffres.

### Tony Parker booste les ventes de maillots à l'ASVEL

En 2011, Tony Parker a fait progresser la vente de produits dérivés du club, puisque 350 maillots à l'effigie du basketteur se sont arrachés dès la première semaine. En temps normal, l'ASVEL vend 750 à 800 maillots par an. Aujourd'hui, plus d'un an après que Tony Parker n'est plus dans l'équipe, la boutique en ligne continue

de vendre des maillots à son effigie. De retour chez les Spurs de San Antonio, Tony Parker est actuellement vice-président et actionnaire du club villeurbannais. À l'image du LOU, l'ASVEL n'a pas souhaité communiquer ses chiffres. Bons résultats des clubs, têtes d'affiche et marketing bien ficelé permettent aux boutiques des clubs de faire grimper leurs ventes. Pour autant, le merchandising sportif est à la traîne en France. À l'inverse, les clubs espagnols ont été classés premiers en Europe dans ce domaine, selon une étude du cabinet Sport + Markt datant de 2010.

« Les résultats du LOU et ses joueurs influent énormément sur les ventes »

# LES Supporters ONT LA PAROLE

TEXTE Asstou Thiaw et Pierre Maier  
PHOTO Pierre Maier et Olivier François

## YANN SANCHEZ

**25 ans, supporter de l'OL et ancien Bad Gones**

« Jusqu'à 6-7ans, je suivais le football en général et puis quand j'ai eu 8 ans, j'ai vu le match de Coupe de l'UEFA entre l'Inter Milan et l'OL (victoire 2-1 en 1997), le second grand exploit de l'OL en coupe d'Europe. Ça a été



un déclic. Depuis je suis fan de l'OL. J'ai rejoint les Bad Gones au début des années 2000. Pour moi, c'est là qu'il fallait être quand on est un amoureux de l'OL. Je pense que Lyon est fervent dans la victoire. Le club

n'avait jamais connu de grand succès avant ses titres de champion de France et ça a amené un afflux de supporters. Je pense que les Lyonnais et les vrais fans, dont le nombre pourrait être plus important dans une ville comme Lyon, vont rester fidèles à l'OL. Il faut voir comment ces supporters de dernière minute vont se comporter avec les résultats actuels. »

## ANTOINETTE CHANARD

**77 ans « La Mamie du LOU », Les Lougdunums**



« Je suis à l'origine de la création de l'association des Lougdunums et pour une femme ça n'a pas été de tout repos. 17 ans que je supporte mes joueurs du Lyon olympique universitaire (LOU), et il ne faut surtout pas en dire du mal. C'est d'abord mon père qui m'a transmis le virus du rugby quand j'étais plus jeune. Il écoutait très souvent des matchs de rugby à XIII à la radio et je trouvais ça passionnant. Puis, pour mes 50 ans, mes filles m'ont offert le tournoi des V Nations. Une ambiance comme ça, j'en avais rêvé toute ma vie ! Le rugby c'est tellement convivial! Et pour moi, il n'y a pas de petits et de grands

joueurs, Chabal je le mets au même rang que celui qui vient de sortir de l'école de rugby. Sur le terrain, les joueurs vont se foutre des peignées mais après le match ils vont s'embrasser comme des copains. Mes petits joueurs, je les embrasse, je les tutoie. Ils ne connaissent pas forcément mon prénom mais m'appellent tous "mamie". Je suis présente à tous les matchs dans la victoire ou dans la défaite et j'assiste à deux ou trois entraînements par semaine. Pour mes 70 ans, ils m'ont même invitée à manger avec eux et m'ont offert une enveloppe pour que je puisse continuer à les suivre lors de leurs déplacements. Ça m'avait émue mais d'une force... Mon Delannoy, un grand rugbyman qui fait plus de 2 mètres et qui pleure comme un enfant, c'est émouvant. Ce sont des souvenirs que vous ne pouvez pas oublier. Et c'est pour ça que je suis à fond dans le rugby. Il n'y a pas de gens qui se la pètent, c'est la simplicité le rugby et c'est ce que j'aime. Si je ne fais pas mon âge, c'est grâce à mes joueurs, ils me conservent ! »

## OLIVIER BOUCHEX

**37 ans, supporter de l'ASVEL Basket et Président des Green Gones**



« La première fois que je suis venu à l'ASVEL avec mon père j'avais 6 ans. Il était fan de l'équipe et c'est aussi pour ça que je suis tombé dedans. Mais je suis également un grand fan de basket en général, car le sport en lui-même est sympa. Il y a toujours du suspens, chaque match est différent, et ce, que ce soit contre une grosse ou petite équipe. Il y aura forcément du spectacle, des rebondissements... Et c'est le cas de le dire. Cet aspect du basket est tout juste passionnant.

Pour moi, le vrai supporter c'est celui qui est présent autant dans la victoire que dans la défaite. À l'ASVEL on a de la chance, les supporters ont toujours été derrière leur équipe même dans les pires moments. L'une des valeurs que j'apprécie surtout au basket, c'est qu'il n'y a pas d'anicroches avec les supporters adverses. On se réunit à la fin des matchs pour boire un coup et on les invite. Il y a une bonne ambiance et un esprit convivial. Au niveau du supportérisme, Lyon n'est pas une ville qui s'enflamme facilement. Mais j'ai connu des saisons à Villeurbanne, à la Maison des sports, où nous étions le public le plus chaud de France. On ne s'enthousiasme pas d'un rien, on met du temps, mais quand on y parvient on ne fait pas semblant. »

### L'AVIS DES SOCIOLOGUES

*Pascal Charroin, sociologue et professeur en Sciences et techniques des activités physiques et sportives à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne*

« Lyon n'est pas une ville fervente. Pendant longtemps, la ville a donné la priorité à l'éducation sportive, plutôt qu'au sport de haut niveau. Elle possède une pluralité au niveau de l'offre sportive. On peut l'opposer à Saint-Etienne qui n'a qu'un club, très fédérateur, l'ASSE. Marseille, Saint-Etienne ou Lens sont des villes qui souffrent au choix d'une mauvaise réputation ou de l'image de ville ouvrière en crise. Ce sont des villes 'revanchardes', au niveau de l'image qu'elles véhiculent contrairement à Lyon, où les

supporters, toutes disciplines confondues, ont moins de choses à revendiquer. »

*Patrick Mignon est responsable du Laboratoire de sociologie du sport de l'INSEP*

« La sociologie des supporters diffère selon les sports. Dans le basket et dans le rugby on a un public assez lié au club, un rapport d'appartenance, de proximité. L'impact social et médiatique du football en fait un sport à part qu'il convient de différencier des autres sports. C'est le sport qui s'est professionnalisé en premier en France et qui couvre tout le territoire contrairement au rugby (Sud-Ouest). Le basket est arrivé en France dans les années 20, soit environ 30 ans après le foot. »

### Le taux de remplissage moyen du stade de Gerland varie...

Saison	Taux de remplissage moyen du stade de Gerland	Classement du Championnat de France
2013 - 2014	79,6%	En cours
2012 - 2013	78,1%	3 <sup>e</sup>
2011 - 2012	80,5%	4 <sup>e</sup>
2010 - 2011	85,9%	3 <sup>e</sup>
2009 - 2010	87,1%	Vice Champion de France
2008 - 2009	91,1%	3 <sup>e</sup>
2007 - 2008	90,8%	Champion de France
2006 - 2007	93,9%	Champion de France
2005 - 2006	93,7%	Champion de France
2004 - 2005	91,3%	Champion de France
2003 - 2004	87,7%	Champion de France
2002 - 2003	89,4%	Champion de France
2001 - 2002	84,8%	Champion de France

Chiffres LFP.fr (Ligue de Football Professionnel)

...en fonction du classement de l'OL au Championnat de France.

## PIERRE DE COUBERTIN ne considérait pas le sport comme une fin, mais comme un moyen de former des **citoyens**.

On commence par l'échauffement. Puis, par quelques frappes, et on termine autour du verre de l'amitié. Tous les jours, Kamel Hasni, ancien capitaine de l'équipe de France de boxe, dispense ses cours au sein de l'association qu'il a créée il y a deux ans : Boxing Lyon united (BLU). « Moi, la boxe m'a tout donné... Un jour, mon père m'a amené sur un ring. Il m'a alors demandé quelle forme avait ce ring. Je lui ai répondu carrée. Et là, il m'a dit: c'est ça, et dans la vie, il faut être pareil: carré. » Depuis, Kamel Hasni ne cesse de former des champions sur le ring, et dans la vie. Le principe de Boxing Lyon united se base sur la boxe éducative. Un samedi sur deux, un étudiant de l'université Lyon 1 donne des cours de soutien scolaire aux élèves de l'association. « Je leur dis souvent: il faut d'abord que tu sois un champion à l'école, à la maison et après à la boxe. » Depuis quelques mois, l'ex-capitaine de l'équipe de France se bat pour que son association soit reconnue d'utilité publique. « Nous avons passé quelques partenariats avec des fonders de jeunes en difficulté. On leur apprend, par le biais du sport, à respecter les règles et la discipline. »

### Insertion professionnelle par le sport

« C'est comme un grand frère pour nous. Il nous aide même à trouver du travail », commente l'un de ses élèves. Depuis un an, Boxing Lyon united a passé des partenariats avec diverses entreprises, qui acceptent de prendre des stagiaires. Certaines vont même jusqu'à embaucher les boxeurs. C'est le cas de Sofiane, qui a décroché un CDI en électricité, dans une entreprise partenaire de l'association. « Quand Kamel a besoin de

placer des jeunes, je suis là. J'essaie de lui prendre quelques stagiaires même si on manque de poste. C'est le troisième jeune de Kamel que j'engage depuis un an. Ils sont tous très rigoureux... Ça doit être lié à la boxe », explique Akdeniz Bulent, directeur d'une entreprise de BTP et partenaire de Boxing Lyon united. À Lyon, une autre association s'occupe de l'insertion par le sport: l'association Sport dans la ville. Depuis sa création en 1998 - après que la France a gagné la Coupe du Monde de football - le nombre d'inscrits n'a fait qu'augmenter. Aujourd'hui, Sport dans la ville compte plus de 3 000 adhérents de 6 à 23 ans. La plupart d'entre eux viennent de milieux défavorisés, dont les parents ne travaillent pas forcément. Le but de l'association est d'aider ces jeunes à comprendre et à intégrer les valeurs du sport, puis de les accompagner dans la vie professionnelle.

Jouer, Apprendre, Réussir. Telle est la devise prônée par l'association. Chaque semaine, des séances gratuites de foot et de basket sont ouvertes à tous sur des terrains situés dans les ZEP et ZUS. Encadrés par des éducateurs, les jeunes sont soumis à des règles très strictes. S'ils ne se respectent pas entre eux, ou sont impolis, ils sont directement exclus du terrain. Mais à côté de cela, les jeunes peuvent s'inscrire à d'autres programmes qui leur permettent d'apprendre en s'amusant. Deux bus

ont été aménagés pour accueillir des activités ludiques et aider les enfants introvertis ou extravertis à améliorer leur expression écrite et orale.

### À la découverte du monde professionnel

Pour Samira Ibrahim, responsable de l'insertion professionnelle, « ces valeurs et enseignements sont une réelle plus-value pour les jeunes en difficulté. Ils acquièrent un savoir-faire et un savoir-être nécessaires au monde de l'entreprise ». Plus de 360 jeunes sont inscrits au programme « Job dans la ville ». Cela leur permet par exemple de visiter des entreprises, de participer à des entretiens avec des professionnels qui se déplacent au sein de l'association, ou encore d'être parrainé par un salarié d'une grande entreprise. Le monde de l'entreprise ne leur paraît plus si lointain et inaccessible. Les jeunes sont accompagnés dès leur plus jeune âge pour les éclairer sur leur avenir professionnel et les aider à trouver des stages ou des contrats en alternance. Certains ont trouvé leur premier job grâce à l'association.

À travers ces exemples, le sport, au-delà de l'aspect physique, se trouve aussi être un bon moyen d'insertion. Pour preuve, 80% des jeunes de Sport dans la ville ont réussi à trouver un travail grâce à l'association. ■

LÉA CORDONIER ET AUDREY DELABRE

« Je leur dis souvent: il faut d'abord que tu sois un **CHAMPION à l'école, à la maison et après à la boxe.** »



© Sport dans la ville

## Body art : les athlètes de rue

Dimanche à Lyon. Il pleut sur la ville. Le temps est gris et le froid glacial. Sur les berges du Rhône, quelques joggeurs courageux continuent de défier le mauvais temps. Leur cadence les réchauffe... Mais leur esprit s'égaré au niveau du pont Gallieni. Un étrange attroupement s'y est formé depuis 10 heures du matin. Des enfants, des jeunes et des moins jeunes s'essayent sur les différents agrès : tractions, barres parallèles, pompes... « Body art, Athlètes de rue », c'est le nom de ce rassemblement.

Ils sont aujourd'hui 70 membres à s'entraîner, en extérieur, sur les berges du Rhône, parce que « dehors c'est gratuit, c'est la liberté ». Ils pratiquent tous la musculation, sans la salle de sport et les instruments qui vont avec. Derrière ce collectif : Agnès Maemle, la fondatrice. Petite par la taille, mais grande par l'autorité. C'est une maman de substitution. « C'est comme ça qu'ils m'appellent en France... En Algérie c'est plutôt tata », s'en amuse-t-elle. Des Body art, Athlètes de rue, il en existe six aujourd'hui. En Picardie, à Orléans, à

Marseille, à Saint-Etienne. Mais aussi au Maroc et en Algérie. Pourtant, la partie n'était pas gagnée. Il y a trois ans, Agnès Maemle découvre qu'elle vit avec une tumeur au cœur et qu'elle risque l'AVC. Plus de choix possible : il faut pratiquer une opération. « Et je me suis promis que si j'en sortais vivante, je ne ferais plus que ce que j'aime. J'entraînais déjà des filles au hip-hop avant. J'ai donc persisté dans le sport et mis de côté la comptabilité, pour créer Body art. » De ce combat contre la maladie, Agnès Maemle en ressortira avec un seul leitmotiv : celui de la transmission.

### Dépassement de soi, entraide et tolérance

Avant d'être une simple activité sportive, Body art véhicule des valeurs essentielles à la vie en communauté. Pour preuve, chacun des membres doit signer une charte avant d'intégrer le groupe. Dépassement de soi, entraide, tolérance sont les trois piliers de ce texte. « Ici, on ne regarde ni les différences ethniques, ni

les différences de classes sociales. On est ensemble, c'est tout. On est une vraie famille. » Le matin, tout le monde doit se serrer la main : une question de respect. « S'ils font ça avec le groupe, ils l'appliqueront dans leur vie, c'est sûr », explique Loïc Francourt, dit le Coach. « Au début, certains sont très réservés. Mais plus les semaines passent, et plus ils deviennent sociables. Ils discutent même avec des sportifs ou des passants sur les berges, pour leur expliquer le concept Body art », continue-t-il. Ce respect des valeurs doit être conjugué avec leurs différentes actions quotidiennes. Voilà maintenant deux ans qu'Heythan fait partie de la communauté des Body art. Aujourd'hui, les tractions ne lui font plus peur... Mais au début, il doutait de ses capacités physiques. « Je suis beaucoup plus confiant aujourd'hui. Plus déterminé. Vous savez, j'ai commencé vraiment en bas de l'échelle. Et c'est grâce à mes entraînements, à ma volonté que je me suis amélioré. Eh bien, dans la vraie vie, c'est la même chose : il n'y a que nous et notre volonté pour avancer. » L. C

# Au cœur des *femmes*

TEXTE MATTHIEU FEDIDA ET SAMI BEN AMAR PHOTO PIERRE MAIER

*La formation avant la professionnalisation, l'enseignement des valeurs, l'élégance avant l'efficacité à tout prix. Du basket au handball en passant par le volley, le sport féminin à Lyon, ce n'est pas que le football professionnel. Pourtant, les objectifs affichés sont les mêmes: enrichir qualitativement le centre de formation et exister au niveau professionnel.*

Si l'OL peut se vanter d'avoir la meilleure équipe professionnelle du pays, le Pôle espoirs de Vaulx-en-Velin pourrait devenir l'une des références en termes de formation. Créé en 2009, sur une initiative de Jean-Michel Degrange, Jean-Yves Ogier et de Cécile Locatelli, le Pôle rhodanien a depuis sorti quelques talents évoluant en première division, à l'image de Candice Gherbi, internationale tricolore espoirs et joueuse de l'AS Saint-Etienne. Hébergées et prises en charge au lycée Robert Doisneau, les 24 filles du Pôle peuvent compter sur Cécile Locatelli, ex-internationale tricolore et joueuse de l'Olympique lyonnais pour leur apprendre le métier durant trois années (de la Seconde à la Terminale). « Parfois, on doit même faire la maman », s'amuse Cécile. Mais si l'exigence est au rendez-vous sur le terrain ou en salle de soins, elle l'est aussi au niveau du suivi pédagogique. « Il m'est arrivé de virer une internationale car elle ne travaillait pas ! », continue l'ancienne arrière de l'OL. Véritable vivier de footballeuses en herbe, Cécile Locatelli n'hésite pas à souligner l'utilité de ce Pôle espoirs pour les grands clubs

rhônalpins. Chose que tout le monde n'a pas compris, à l'image de l'Olympique lyonnais. « On a dû leur faire comprendre que notre présence pouvait être une force et que cela pouvait leur ramener plus de filles au sein du club », explique celle qui a connu les deux grands clubs de la région.

**« Parfois, on doit même faire la maman »**  
Cécile Locatelli

Cinq ans après son lancement, le bilan est positif, et la volonté « d'aider le football féminin », comme le voulait Locatelli, semble porter ses fruits.

**Lyon BF, un club à part**

Du côté du basket, la volonté de se baser sur des féminines pour réussir sportivement est également présente. À l'image du fameux « Lyon gagne avec ses filles », soit le slogan pour le moins explicite qu'adopte le Lyon basket féminin. Créé en 1946, le Lyon BF (qui comporte 170 licenciées) se distingue en

revendiquant « une identité féminine » et en faisant de l'élégance son leitmotiv, à l'image de l'arrière Mélanie Plust, toujours souriante face aux médias. Seul club de France à avoir adopté des robes en tant que tenues de match pour les joueuses, le LBF assume son côté peu conventionnel. « Il y a vraiment une volonté d'affirmer cette identité féminine, de se distinguer », explique Nicolas Forel, président du club depuis quelques mois seulement.

Pour continuer dans l'originalité, le club lyonnais est aussi le seul de l'hexagone possédant un coach femme, en la personne de Marina Maljkovic, arrivée cet été pour remplacer Laurent Buffard, dont le club ne pouvait plus assurer le salaire. « Je trouvais que l'encadrement était trop masculin », s'amuse le président, formé à l'ASVEL. Avec 19 joueuses en centre de formation, le club a noté de grandes évolutions à l'image des résultats et du niveau des jeunes, pour la plupart en constante progression.

« Notre souhait est d'avoir un pôle espoirs féminin de très bon niveau », confirme Nicolas Forel. Pari réussi pour le club, puisque plusieurs joueuses de

l'équipe Espoirs ont déjà fait quelques apparitions dans le groupe pro. Et même si le président parle déjà d'ambitions « européennes » pour son club, il pourra déjà se rassurer en se disant que le basket féminin lyonnais se porte bien. D'ailleurs, un autre sport partage ce même espoir de pouvoir, un jour, offrir à Lyon une équipe pro féminine.

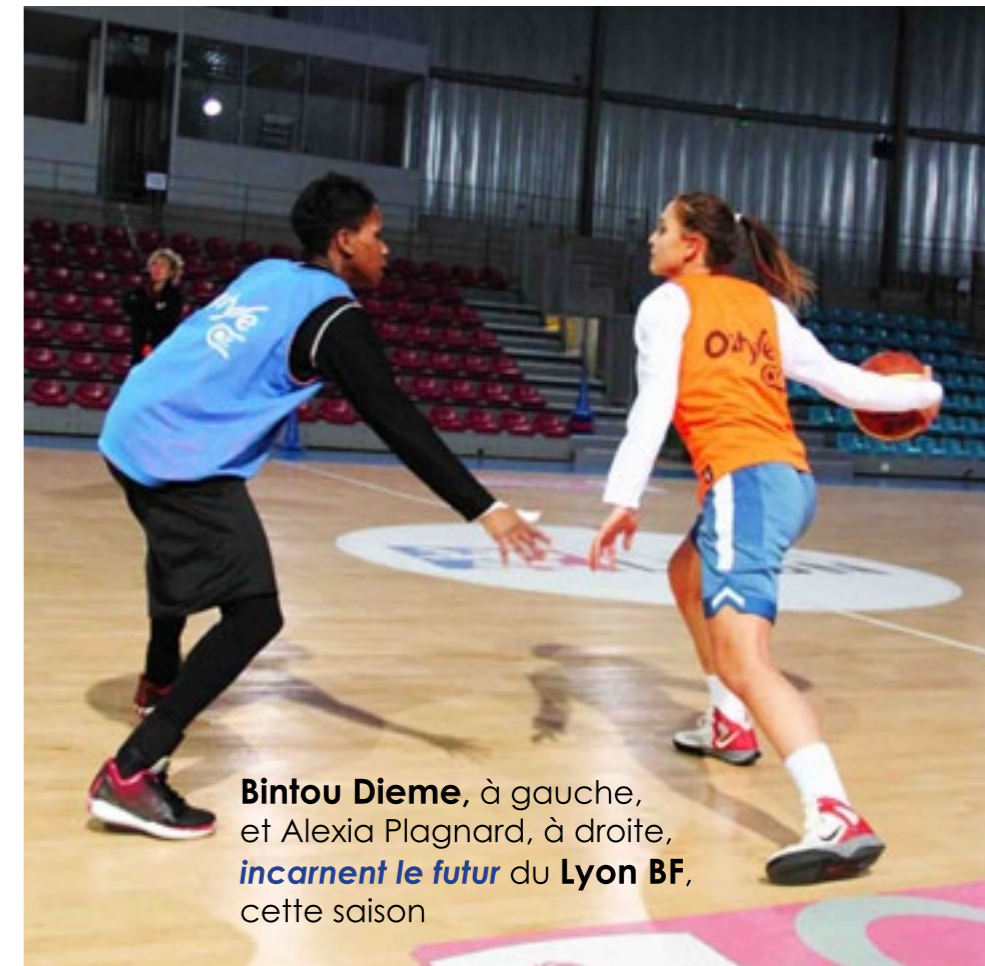
**L'ASUL Handball, ou la volonté de redevenir pro**

Quand on écoute Franck Muller, l'objectif semble simple : redevenir un club pro. Après 42 ans de première division, l'ASUL n'est plus que l'ombre de ce qu'il était. Pire encore, aucun club féminin en handball n'est professionnel à Lyon. « Depuis 2000, le handball s'est professionnalisé, surtout chez les hommes. Du coup, on a perdu des moyens en route, et de fait la possibilité de monter une équipe crédible. »

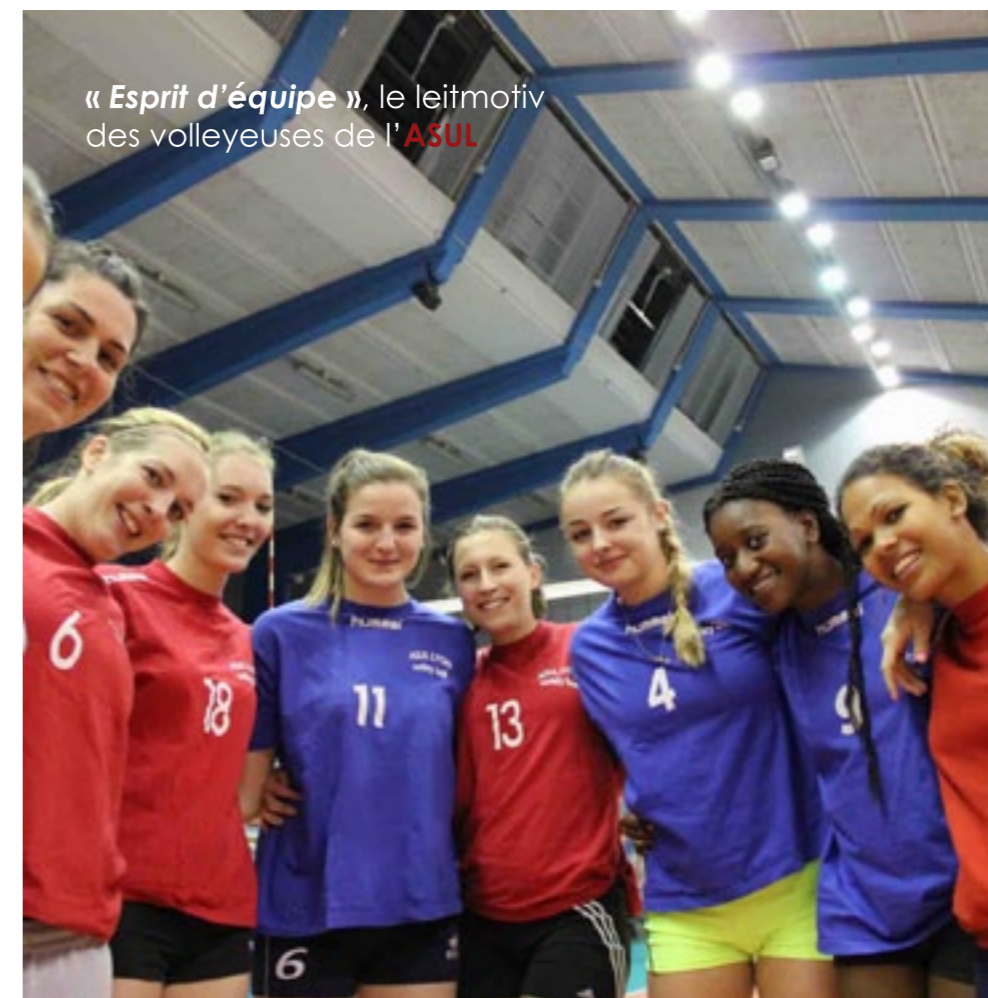
Le constat posé, reste la solution à amener. Le pôle espoir handball du Lycée Jean Perrin est cette solution. Trois ans reconductibles année par année pour éviter l'excès de confiance ou les « mauvais choix ». « Ça fait souvent des drames quand on n'en garde pas une, car elle doit quitter l'internat et ses amies alors qu'elle a déjà renoncé à sa famille », reconnaît Franck Müller.

Si le pôle est un vivier pour les clubs pros les plus proches (Nîmes, Dijon, Besançon), il est victime des mêmes maux que connaissent nombre de clubs : le manque de moyens. Manque d'installations sportives, concurrence avec le futsal qui « pique les créneaux », les conditions ne sont pas toujours optimales. « Regardez le gymnase par exemple, il date de 1960 et n'a jamais été rénové. On travaille comme en Roumanie », plaisante-t-il. « D'accord, le médecin et le kiné viennent sur place et l'on n'a pas à se déplacer pour aller manger, mais quand même. » Malgré les difficultés, Franck Müller affirme : « si le poste des garçons se libérait aujourd'hui, je ne le prendrais pas. »

On le voit, la volonté avouée pour chacun des clubs est d'aller vers une professionnalisation de plus en plus poussée, à l'image des centres de formation toujours plus exigeants. Avec, aussi, l'espoir de faire de Lyon une vitrine du sport féminin en Rhône-Alpes et au niveau national.



Bintou Dieme, à gauche, et Alexia Plagnard, à droite, incarnent le futur du Lyon BF, cette saison



« Esprit d'équipe », le leitmotiv des volleyeuses de l'ASUL



# Ça, c'est

TEXTE PIERRE MAIER ET ASSTOU THIAW PHOTO PIERRE MAIER

Bien qu'ancré dans le paysage lyonnais, lorsqu'on parle de sport, le hip-hop n'est pas la première discipline à laquelle on pense. Et pour cause, les danseurs se sentent eux-mêmes à mi-chemin entre le sport et l'art.

Né dans les années 70, à New York, le hip-hop résulte d'une trêve instaurée entre les 60 gangs qui s'y entretuaient. À l'initiative des Zulu Nation, il ne s'agissait de rien d'autre que d'une alternative à la violence qui gangrenait la jeunesse américaine. Ainsi, lorsque les gangs se rencontraient en boîte de nuit, ils s'affrontaient pacifiquement grâce à la danse. Des « battles » (en français « bataille », il s'agit d'une confrontation organisée entre deux danseurs, ndlr) s'organisaient naturellement mais les membres n'estimaient pas pour autant qu'ils participaient à une compétition.

Pour Gyom Demba, chorégraphe, danseur de hip-hop et directeur de la salle de danse « Hip-hop Lyon », cette discipline est la résultante de plusieurs facteurs sociaux qui ont engendré une manière de s'exprimer et d'interagir les uns avec les autres.

En d'autres termes, « le hip-hop est une culture et non un phénomène de mode ».

C'est la raison pour laquelle il ne considère pas pleinement cette danse comme un sport. En effet, Gyom préfère s'attacher aux racines de la discipline, à la manière des anciens et en se démarquant de la nouvelle génération qui « commence le hip-hop parce qu'elle a assisté à des battles et envisage donc la discipline uniquement sous un aspect compétitif. C'est totalement différent de l'origine où l'on dansait par amour ».

Le hip-hop est un art avec une culture réelle et authentique. Néanmoins, Gyom ne nie pas l'aspect sportif inhérent au hip-hop et d'autant plus au breakdance (également appelé « break », il s'agit d'un style de danse caractérisé par son aspect acrobatique et ses figures au sol, ndlr) « Le sport ne prime pas sur l'aspect artistique ou culturel mais il est clair que des mouvements de gymnastique ou d'arts martiaux ont inspiré le breakdance. »

Ryad Fghani fait partie du célèbre Pockemon Crew - équipe de

breakdance - composé de huit danseurs lyonnais reconnus dans le monde entier pour leurs performances. En 35 ans, celui qui est actuellement directeur artistique du groupe, a vu le mouvement hip-hop grandir en France.

Il confirme la théorie de Gyom : « C'est surtout une question d'éducation culturelle, le break est considéré par les anciens comme un art ou une danse. La nouvelle génération possède bien plus cet esprit de compétition propre au sport. » Ryad, bien qu'il fasse partie des anciens, reste compétiteur même s'il parle de « troupe » quand il définit le Pockemon Crew, qui a d'ailleurs entamé une tournée d'un an à la mi-novembre. En septembre dernier, le groupe a participé aux jeux de la Francophonie 2013, à Nice, aux côtés de sportifs professionnels comme Christophe Lemaître ou Ladji Doucouré.

« On a représenté la France officiellement et on a décroché la médaille d'argent ! », savoure Ryad, qui rappelle que les Pockemon ont concouru dans la catégorie sport et non art.

« C'est difficile de dissocier art et sport dans le break », explique Ryad. En 2003, les Pockemon remportent le Battle Of The Year (BOTY), l'une des plus célèbres compétitions

de breakdance au monde. « Le BOTY, ça se prépare un an à l'avance », rappelle le directeur artistique du Pockemon Crew. Si la plupart des séances d'entraînement se basent sur de la technique et des chorégraphies, beaucoup de membres du crew s'entraînent comme des champions. « Chez nous il y a deux camps, les amateurs de footing et les amateurs de natation ». Actuellement, les Pockemon profitent des installations du club Lyon Convention Gymnique, qui a notamment formé des athlètes comme Yann Cucherat et Cyril Tomasonne. « S'entraîner dans la rue est synonyme de blessures. Ici on profite des installations et des conseils des gymnastes, car certains de leurs mouvements ressemblent à ceux du Break. » On retiendra les mots de Johnson, breaker à Hôtel de Ville : « les sportifs ont un but à atteindre. Moi, en tant que danseur, je possède la passion en plus de ce but. C'est là toute la différence. »

« C'est difficile de **dissocier** art et sport dans le Break »

# Hip-Hop !

# LES US S'INSTALLENT à Lyon

TEXTE AUDREY DELABRE ET THIBAUT RAVET PHOTO PIERRE MAIER

**A**vec plus de 450 millions de pratiquants à travers le monde, le basket est aujourd'hui l'un des sports américains les plus pratiqués de la planète. Tony Parker, récent champion d'Europe avec l'équipe de France, permet également au basket de prendre une autre dimension en France. Et plus précisément à Lyon, où le meneur des San Antonio Spurs a décidé, en 2009, de rentrer dans le capital du club de l'ASVEL. Mais le basket n'a plus le monopole du sport américain entre Rhône et Saône. Le roller-derby se popularise, le hockey revient à la mode, le foot US s'affirme, le baseball s'enflamme et le lacrosse débarque. Les sports US ont la côte à Lyon.

# 250 licenciés



## Baseball

Sport très populaire aux Etats-Unis, le baseball commence à trouver son public en France. Depuis la création de la première ligue de baseball en 1913, le nombre de clubs et de joueurs français ont fortement évolué. Elle compte aujourd'hui 200 clubs et plus de 10 300 licenciés. La région Rhône-Alpes ne fait pas exception à la règle, puisque le nombre de licenciés a augmenté de 35% en quatre ans et compte onze clubs. L'exemple des Blue Lions est le plus flagrant.

Créé en 2011, ce club de passionnés a commencé à taper de la balle dans le parc de Parilly avant de déménager à Fontaines Saint Martin pour profiter de meilleures installations. Le club est passé en deux ans de 15 licenciés à 62, à la rentrée 2013, soit une augmentation de 150% ! Une équipe jeune verra même le jour cette année. « C'est sûr que l'on connaît une forte ascension pour nos débuts, mais on reste un jeune club en devenir. Au niveau des infrastructures notamment. On s'entraîne pour le moment sur un terrain de football, mais on souhaite que cela évolue rapidement », nuance le vice-président Alexsing Ingly.

## FOOT US

Déjà dans les années 80, les Samourais de Villeurbanne et les Crocs Blancs de Lyon s'affrontaient dans des matches de haut niveau. Mais c'est en 1996 que l'équipe des Falcons de Bron/Villeurbanne voit le jour. Après une première saison prometteuse, les années suivantes sont une désillusion pour le jeune club. En cause : une mauvaise structuration. « Au début des années 2000, on a enfin réussi à résoudre ce problème d'organisation », explique Julien Urgenti, secrétaire et ancien coach du club des Falcons. Mais c'est surtout la sortie d'un manga qui est à l'origine du regain de popularité du foot US en France. « En 2002, le manga, Eyeshield 21, sort en France et c'est là que nous avons commencé à voir le nombre de nos licenciés monter en flèche ». Aujourd'hui, le club des Falcons compte plus de 250 licenciés, plusieurs équipes de jeunes ainsi que des équipes de flags (du foot US mixte et sans contact).



Nicolas Carton  
Coach, Lacrosse

**« QUAND ON A COMMENCÉ, EN 2009, NOUS N'ÉTIIONS QUE DEUX POUR JOUER. MAINTENANT, ON EST PRESQUE UNE ÉQUIPE COMPLÈTE »**

Le Lyon Hockey Club, créé en 1997, commence à retrouver des couleurs : « La satisfaction du travail accompli et des résultats obtenus depuis la création du LHC viennent nourrir les nouvelles ambitions du club : atteindre la Ligue Magnus d'ici 2015 », explique le président, Sébastien Berthet. Mais les plus anciens aimeront à rappeler qu'un club lyonnais a déjà remporté cette prestigieuse compétition. C'était en 1956 avec le Club des patineurs lyonnais, club qui n'existe plus depuis 1997. Mais le Lyon Hockey Club a repris le flambeau et enchaîne depuis 2009 les bons résultats, avec notamment une remontée en Première division, l'antichambre de la Ligue Magnus, lors de la saison 2010-2011. La patinoire Charlemagne, qui peut accueillir plus de 3500 personnes, se situe dans un des quartiers les plus attractifs de Lyon, Confluence. En termes de fréquentation, cet emplacement lui permet de se classer troisième au niveau national, toutes divisions confondues.

Hockey-sur-glace

**Lacrosse** « Da-nah-wah'uwsdi ». Si votre Cherokee est un peu rouillé, sachez que ce mot désigne l'un des plus vieux jeux en équipe du continent américain : le Lacrosse. Seul une centaine de personnes le pratiquent en France. Un chiffre en constante évolution. « Deux fois par semaine, on est une dizaine à se réunir pour pratiquer et chaque année, on augmente ce nombre », explique Nicolas Carton, coordinateur des entraînements à Lyon. Si la ville de Lyon ne possède pas encore officiellement de club, un projet de création est en cours. Mélange de hockey sur glace et de football américain, ce sport atypique explose de l'autre côté de l'Atlantique. Chaque équipe est composée d'un gardien, de trois défenseurs, de trois milieux et de trois attaquants. L'objectif est de marquer plus de buts que l'adversaire, sur une durée de quatre quart-temps de 20 minutes. Et pour pimenter le tout, les joueurs font circuler la balle dans une sorte d'épuisette, appelée Lacrosse.

Patins, protections, casque et protège-dents : voilà la panoplie d'une pratiquante de roller-derby. Imaginez une piste ovale, où deux équipes de cinq joueuses s'opposent. Chaque formation est composée de quatre bloqueuses et d'une jammeuse, qui ont toutes un pseudo. Les jammeuses doivent franchir le block de joueuses adverses pour marquer des points et les bloqueuses travaillent collectivement pour l'en empêcher, à coups d'épaules et de hanches. Majoritairement féminin, le roller-derby est né dans les années 30 aux Etats-Unis. Ce n'est qu'en 2010 que la pratique de ce sport a attisé la curiosité des Françaises. Et ce, grâce au film « Bliss » de Drew Barrymore. Depuis, les clubs se multiplient et conservent le côté « américain » de ce sport puisque les règles et l'arbitrage sont en anglais. Le nombre de licenciés explosent en France, qui compte aujourd'hui plus de 70 ligues. À Lyon, deux équipes partagent cette même passion : le Gang des Lyonnaises et les Grrriottes Grrrrls. Le Gang est né en septembre dernier et compte 16 licenciées. Les Grrriottes quant à elles ont vu le jour en 2011, et compte 32 licenciées. Pour Creepie Charlie, une joueuse du Gang des Lyonnaises, « ce qui fait la spécificité du roller-derby, c'est qu'il n'est pas la version féminine d'un sport ». Mais n'étant pas vraiment reconnu comme un sport à part entière par la Fédération française de roller, le roller-derby a du mal à trouver sa place. Les Lyonnaises se battent encore pour trouver des salles où s'entraîner.

## Roller Derby



# DESSINE-MOI UN E-SPORT

C'est l'histoire d'un Américain, appelons-le Clark...



D'un Sud-Coréen, Kim...



Et d'un Lyonnais, Julien.



Tous sont joueurs pros, mais voilà. Tous ne gagnent pas leur vie par ce biais. Car en France, le e-sport n'est pas reconnu comme un sport.

Pourtant, nombre sont les points communs entre l'e-sport et les sports « classiques ».

L'existence d'un système sportif avec des équipes, des entraîneurs, sponsors...



Ça permet aussi de développer des compétences transversales à plusieurs sports: les réflexes, la communication, la stratégie, l'esprit d'équipe.



Et comme aux échecs, au tir à l'arc ou dans les sports automobiles, certains jeux exigent de faire preuve de réflexion, de précision et de synchronisation.



Alors pourquoi diable le jeu vidéo ne pourrait être qualifié de sport?



Notamment parce qu'un courant, les « hygiénistes », issu des découvertes de Louis Pasteur, pense qu'un sport se doit d'être physique. Ce pour répondre, entre autres, à « l'importance de la propreté d'un corps censé laisser pénétrer l'oxygène par la peau ».

Chaque compétition est un événement pour les pros et les amateurs.

Et le modèle économique prend de plus en plus d'ampleur...

D'ailleurs, les échecs ne sont-ils pas considérés comme un sport? Et sauf erreur, ce sport ne brille pas par sa dépense énergétique.



Pour preuve, le département d'Etat des USA a facilité l'obtention des visas pour les grands joueurs étrangers en vue d'une compétition le 4 octobre.



La Cyberathlete Professional League a distribué 1,5 million de dollars de gain en 2009.

En Suède, la Dreamhack a accueilli plus de 10000 joueurs.



Humm... À méditer...